

# Les vagabonds

MICHEL AMATO

Je ne sais plus comment l'idée nous est venue, mais, une nuit, à quatre, Karim, Riado, Rick et moi, nous voici devant l'horloge de la gare de Bordeaux pour prendre le premier train de nuit pour Paris. Bien sûr, sans billet, on ne risquait pas d'aller loin, mais on voulait la jouer loyale envers la compagnie des chemins de fer, quitte à nous prendre une prune pour atteindre notre destination. En grim pant dans le train à quai, on chercha donc un compartiment vacant... Quatre loulous d'à peine 16 ans, se croyant au-dessus des lois, dispensés des règles de savoir-vivre ou de toute autre considération pénale ou civique. Quatre loulous déracinés, sans presque plus de famille ni avenir, ni autre projet que de monter voir l'illustre capitale pour rigoler un bon coup. Cela dit, nous n'avions presque pas de fric sur nous. On avait juste de quoi s'offrir un repas, et encore !

Vu qu'on était en semaine, les compartiments vides ne manquaient pas, mais cela signifiait, entre autre, que le contrôleur ne tarderait pas à passer le train en revue et qu'en conséquence, il nous tomberait vite dessus. A l'époque, un train de nuit n'avait pas besoin comme aujourd'hui de plusieurs contrôleurs pour assurer la sécurité et le contrôle de l'appareil, un seul suffisait, et souvent cet homme seul ne contrôlait que dalle, il sortait juste sa tronche du train à chaque gare, le sifflet à la bouche et un bâton à la main. Et encore... la plupart du temps, il restait à la cool dans une cabine à pioncer. J'avais eu un défunt oncle contrôleur, justement, et je n'ignorais pas que dans

« Oh, les gars ! », dis-je, « je vous rassure, je connais ça par cœur. J'ai pris le train des tas de fois sans payer ! »

Karim s'énerma :

« Ouais, ben, facile pour toi. Ton adresse n'est pas la même que sur tes papiers ! »

« Et alors ? », fit Rick, « ça change quoi ? »

« Exact », renchérit Riado, « Ça veut pas dire qu'ils ne te retrouvent pas. D'ailleurs, souvent, hélas, ils te retrouvent ! »

« Ma foi ! », trancha Rick. « On savait bien avant de partir que ça pouvait se passer comme ça ! Acceptez les règles du jeu, les gars ! »

« D'ailleurs », ajouta Riado, « pourquoi vous vous prenez la tête... puisqu'il ne nous fout pas d'amende ! »

« Tout juste », fit Rick qui, satisfait, étendit ses petites jambes sur la banquette.

« Eh bien », dis-je. « Pourquoi s'en faire ? »

« C'est vrai, quoi ! La vie nous sourit et vous chipotez pour une amende bidon ! »

Peu après, le train fit halte. Le contrôleur vint nous rendre nos papiers et on gicla sur un quai. Le convoi s'évanouit dans la nuit. On s'est assis sur un banc. De l'autre côté des voies, un type, chef de gare, peut-être, nous lorgna un moment avant de rentrer dans un bureau. S'il n'était pas trop tard, on avait une chance d'avoir un autre train. Karim et Riado allèrent en gare s'informer des horaires, et dans 20 minutes, il en restait un, le dernier !

Bref, c'était si inespéré qu'on devait faire avec.

De temps à autre, le chef de station sortait du bureau, façon de montrer qu'il nous guettait et nous gardait à l'œil ! Maudite poisse ! On allait être obligés de feinter, de jouer les malins, mais comment, s'il restait là à nous lorgner ? Bientôt le train serait en gare et ne stationnerait pas des masses. Bon, personne n'avait d'idée et le vent s'est levé. On a refermé nos blousons, remonté nos cols, mis les mains dans nos poches et on a joggé sur place. Le type allait, venait, cherchait à savoir où on était, et moi, je proposai d'entrer dans le souterrain ; il y en avait un au milieu du quai, conduisant à la gare, et si on se planquait dedans, on avait peut-être la chance de monter dans le train lorsque

celui-ci serait à quai. Alors on opta pour la ruse consistant à attendre que le type qui nous guettait le fasse une dernière fois avant l'arrivée du train, et quand l'homme nous tournerait le dos, d'entrer dans le souterrain en attendant que le train soit là, et dès qu'il serait à quai, on attendrait le fatal coup de sifflet pour sauter dedans. Voilà l'affaire. Et quand le train fut là, nous attendîmes donc le dernier moment, groupés dans l'escalier, pour gravir les marches comme des sauvages et sauter dans le train. Sur le quai, bien sûr, on avait vu le chef de gare et le contrôleur, aux extrémités du train, et nous, on était au milieu. On avait ouvert la porte d'un des wagons et, dedans, on s'est séparés. Karim et Riado prirent à droite, et Rick à moi, à droite. Ensuite, on a cavalcadé comme des tarés dans les couloirs essayant d'ouvrir une à une les cabines pour se cacher mais elles toutes étaient fermées. Les gens voulaient pioncer peignards et, eureka, une porte s'ouvrit. On fusa sous les banquettes. Il y avait des grilles au sol dans la cabine, sorte de cache d'aération; on les a vus passer, ouvrir les portes des autres cabines munis d'un passe – dont la nôtre, tout aussi silencieuse – vu qu'à chaque porte, ils se retrouvaient devant un tas de gens endormis qui ne pigeaient rien à ce qui se passait; ça dura un certain temps, car le train fut longtemps immobilisé en gare, et lorsqu'on entendit le coup de sifflet, on repartit. On resta vautrés ainsi jusqu'au jour où nous retrouvâmes Riado et Karim assis dans une cabine vide, qui conversaient avec enthousiasme sur l'art et la façon de baiser un chef de gare et un contrôleur de la SNCF en montant sous leurs yeux dans un train sans billet!

Pour ma part, je trouvais qu'il n'y avait pas de quoi pavoiser, d'autant qu'on n'était pas encore à Paris et que rien ne disait que tout irait bien, une fois sur place... Ce n'était pas nouveau pour moi que de voyager sans billet, mais en général, ça se passait bien. On me collait une prune et c'était oublié. Je n'étais pas obligé de pratiquer ce genre de plan.

Rends-toi à l'évidence, me dis-je alors, ton cas s'aggrave!

A Paris, au bout du quai, un cordon de poulets pistait la vague de voyageurs qui descendait du train... Une vieille dame seule était chargée de bagages. Avec Rick, nous lui proposâmes notre aide...

ces fameux trains de nuit, ces vaillants soldats de la SNCF étaient de véridiques tire-au-flanc !

La première chose qu'on exécuta, quand nous prîmes possession de la cabine fut de bloquer la porte, baisser les stores, ouvrir la fenêtre et de nous avachir sur les sièges pour en rouler un, et comme on était quatre, ça faisait quatre joints, valait donc mieux aérer.

Maintenant, il est temps de vous présenter la joyeuse troupe de ce convoi... Riado, l'ancêtre de la bande, d'origine italienne, était un pote de Karim Diofa, un Martiniquais avec qui j'avais fait les 400 coups. On avait même atterri jadis au CJD de Gradignan, ce qui crée des liens. Rick, bordelais, portait le diminutif d'Éric car l'abréviation lui plaisait. Sur une main, il lui manquait l'auriculaire et l'annulaire, accident dû à des expériences de chimie qui lui pétèrent au nez 6 ans plus tôt, avouez qu'il était précoce, c'était le cerveau du groupe. Le penseur étalon. Quant à moi, le plus paumé de tous, je glandai, zonai et ne rentrai pratiquement plus chez mes parents. Partir, fuir ; voilà à quoi je songeais et ça n'avait rien d'original.

En somme, nous n'avions que notre jeunesse à transporter, notre insouciance, notre gaieté et, peut-être aussi, quelques parts de shit, mais si maigres que leur espérance de vie, contre toute fortune qu'étaient nos possessions, se comptait en heures.

Dans la grosse fumée qui, tirée par la fenêtre, s'engouffrait dehors, la bonne humeur gagna la cabine. Les mélanges de libanais, d'afghan et de marocain épaississaient tant la fumée qu'on n'y voyait plus rien. C'était un voile qui combattait le vent.

Rick a dit :

« Ça y est, les mecs, c'est parti ! »

« Demain, Paris sera à nos pieds ! »

« Surtout aux miens ! »

« A nous les divines Parigotes ! »

« Oh, les gars, matez la fumée ! On ferait bien d'éteindre nos splifs avant que le contrôleur se pointe ! »

« Eh bien, éteins le tien. Rien ne dit qu'on soit d'ailleurs contrôlés ! »

On continua donc à fumer et on frappa ; c'était le contrôleur. Les joints volèrent par la fenêtre ; le temps que la fumée s'en aille, nous ouvrîmes la porte et dîmes en chœur :

« B'soir, m'sieur, le contrôleur ! »

On aurait dit une pâle imitation des neveux de Donald Duck.

Il ne parut pas étonné quand un gros nuage de fumée prit la tangente par le couloir, il prit juste le temps de retirer sa casquette pour s'éponger le front :

« Bonsoir, messieurs. Contrôle des billets, s'il vous plaît ! »

Mais ce contrôleur était trop mariolle et il nous la joua en deux temps. Primo, vu qu'on n'avait pas de billet, il réclama nos papiers, disant qu'il nous établirait une prune et qu'on serait à l'abri pour voyager peinaris. Seulement, dès qu'il les eut entre ses doigts, il les agita en s'éventant le front avec :

« Bon, écoutez ! Pour cette fois-ci, je ne vous mets pas d'amende, mais à l'arrêt suivant, vous descendez et là, je vous rends vos papiers, c'est d'accord ? »

C'était réglo, mais j'ai réagi :

« Heu... écoutez... nous, en fait, on préférerait payer l'amende, si ça vous ennuie pas ! »

J'insistais sur le mot payer puisqu'il avait l'air cool, mais il a réfléchi en se grattant le pif :

« Oui ben, vous paierez une autre fois ! », dit-il, et il rangea les papiers dans sa veste et ferma la porte à clef.

L'enfoiré nous avait baisés en diplomate ! Une fois la porte close. Karim demanda quelle était la prochaine gare ? Personne n'a bronché... On est restés cons, à cogiter, assis sur nos pensées, faits comme des rats... ! On n'avait pas envisagé cette éventualité-là et force nous fut d'admettre qu'on l'avait dans l'os.

Peu à peu, on a discuté, chahuté. La porte était bloquée de l'extérieur ; Karim, frustré d'avoir jeté son joint, en fit un autre, et il déclara :

« Que sommes-nous pas obligés de faire pour voyager normalement ! »

Quant à Karim et Riado, eux préférèrent s'élancer dans le flot. Les poulets avaient, c'est évident, le signalement de quatre énergumènes, sans bagage, et fallait passer incognito, comme des voyageurs quelconques. Les flics scrutaient la foule ; dix képis ; assez pour regarder avec intensité chaque passager ; et leur passant sous le nez, Rick et moi fîmes semblant de rien ; seuls Karim et Riado furent repérés. Les képis leur tombèrent dessus lorsque Rick et moi les vîmes partir avec eux quand on rendait les sacs à la vieille dame.

Bon, eh bien, il ne restait plus qu'à les attendre sagement. On s'est donc posés devant le bureau des flics, l'œil sur la porte. Rick profita de cette pause pour pisser et rouler un joint qu'il alluma à la santé des poulets.

2h00 après, les voilà de retour, désinvoltes et riant. Ils descendirent du commissariat qui était perché dans la gare, et nous sortîmes enfin dans la rue. Là, ils brandirent bien haut les amendes, les agitant gaillardement, puis les déchirèrent et jetèrent les confettis qu'ils piétinèrent. On était à Austerlitz, à la bataille des "Trois empereurs" qui fut à ce titre exceptionnelle, puis on marcha sur les quais pour admirer la Seine. Des nuages cachaient le soleil, et stagnaient, indécis, créant par là même un rideau noirâtre... Des bateaux-mouches passaient, suivis de péniches chargées de toutes sortes de matériaux. C'était l'activité des quais un jour de semaine, pont d'Austerlitz. Sur des péniches, des gens, debout sur le pont, nous firent signes. Nous les saluâmes en agitant nos bras comme des bouquets de fleurs.

« Oyé, les amis ! Z'avez pas une p'tite place pour nous ? »

Bien sûr, c'était l'heure du joint et, assis sous un saule, on en roula quatre. C'était notre seule denrée, si bien que nous l'absorbâmes comme de vrais chamans. La Seine était sale, comme la Garonne, ouais, rien à envier aux Parisiens. Les péniches dégueulaient du mazout, de produits qui puait avec des quidams qui joggiaient sur la rive, des badauds, des poivrots allongés par terre, en travers, ou assis contre le remblai, la bouteille à la main. Quelle misère ici aussi ! La France n'aurait pas mieux d'un coin à un autre !

Il y avait les mêmes paysages à Bordeaux, sur les quais, en moins catastrophique, certes, mais c'était itou.

«Les gars, c'est plutôt crade Paris, comparé à Bordeaux!»

«Mouais... ça pue!»

«Bougeons, les mecs! On va pas planter là à humecter cette bouse!»

On marcha... Les nanas étaient rares dans les rues. Dommage. J'aurais pu voir ce que donnait mon baratin. Karim aussi savait y faire avec les gonzesses, avec son look fashion et ses shoes rayées, même à 600 bornes de sa garde-robe, il ne lâchait pas le miroir. Il misait beaucoup là-dessus. Il disait que le look était quelque chose de sacré, d'essentiel, voire de différentiel dans la multitude de sapiens-sapiens qui ne savaient pas se fringuer. Il était coiffé, le cheveu dressé, raide, à la Hendrix, qu'il enrubannait de temps à autre d'un bandana, mettant ainsi en évidence sa boucle d'oreille plaquée or, genre Corto, et la belle cicatrice qu'il avait au cou. Bien sûr, il disait aux nanas qu'il s'était fait cette cicatrice en échappant de justesse à la mort et il ajoutait à chaque pan du récit une amélioration à la fois fantasque et romanesque, et ça marchait si bien qu'il baisait à tour de bras de belles poupées.

Bref, c'était lui le tombeur du groupe.

Le look pour Riado était le cadet de ses soucis, et Rick, pareil...! Rick portait de vieux jeans et des baskets qui puaient et il s'en foutait, et pour Karim, ils n'avaient aucune chance de rivaliser avec lui, côté conquêtes! En tout cas, je ne sais pas pourquoi, mais j'avais quitté Bordeaux vêtu de blanc, et avec la nuit plutôt agitée du train, j'avais besoin de me changer. J'avais la gueule d'un chiffonnier, et je ne risquais pas non plus de faire de l'ombre à Karim. C'est pourquoi je me demandais ce que donnait mon bagout avec mon look chiffonnier.

En tout cas, le temps était moche et on marcha jusqu'à être totalement affamés. De vrais loups. Ce que, d'ailleurs, on était, on ne le cachait pas. Car quand la faim parle, difficile de ne pas être attentif à ce qu'elle dit, et on se sentit connectés à elle, comme par un envoûtement céleste... La moindre baguette que l'on voyait en rayon nous donnait un tel vertige qu'au lieu de prendre des sandwiches, on opta pour deux Campagnes que l'on partagea en deux... On atteignait un square où se trouvait un banc et on avait croqué dans notre pain assis

en silence. Bouffer, cette chose qui nous retient au rang de prédateurs, nous les êtres dotés de dons si merveilleux... Quand tout fut englouti, on roula un joint pour le dessert et on reprit notre marche.

Mais notre faim était tenace ; on ressentait des gargouillements, si bien qu'on acheta deux gros pains et du chocolat en guise de dessert. On ne faisait que flâner en croquant dans ce pain et ce chocolat. Parfois de je ne sais où, on sentait des odeurs de frichti qui venaient nous foutrre les boules. Riado brancha une naine, devant nous, une brune lilliputienne portant cape et bottines. Elle lui échappa en appuyant sur un interphone d'immeuble. Riado continua sa drague derrière la porte. On le dépassait qu'il gémissait encore, en vieux satyre qu'il était.

« Eh oh, Riado ! t'as pas un peu fini, oui ? »

« Ben quoi ! Peux plus draguer, les mecs ? »

« C'est plus d'la drague ! C'est d'la rage ! »

« ...dites ça parce que vous êtes jaloux, bande de cons ! »

« Mais oui, mais oui ! »

« Allez, Roméo, jette ton banjo ! »

D'Austerlitz, on a franchi la Seine, on ignorait sur quelle rive on était, mais on dérivait vers la Bastille où la prison n'était plus là. Cela dit, ils avaient édifié une colonne où, à la place, c'était le cas de le dire, sinon d'en être témoin, courait un ange doré... mais je trouvais trop naïve cette colonne absurde, avec cet ange, où tant d'âmes trouvèrent la mort, oui, d'un grotesque ridicule.

C'est de là, dit-on, que Sade encourageait le peuple à s'insurger depuis sa cellule.

« Oyé, Camarades ! Réclamez justice ! Videz les têtes de leur sang ! »

« Raccourcissons ces perruques à poux ! »

« Voui ! Étrignons ces fripouilles ! »

« Non ! La guillotine pour eux ! »

Pour être franc, je me disais qu'on n'était pas loin de revenir à cette triste époque, puisque la tendance faisait que l'on revenait à la féodalité, avec les puissants en petit nombre d'un côté, et, de l'autre, un peuple entier crapahutant comme un tas de cafards autour d'eux, le château servit par les serfs, du vrai miel dans un bain de sang. Les

rats vivant sous les fondations des châteaux mangeaient plus que le peuple, comment ne pas en arriver à une révolution? Et pourquoi ne pas trancher des têtes? la révolution n'est pas finie, les nobles furent bien guillotines, mais on les a remplacés par des bourgeois industriels, ou des industriels devenus bourgeois, avec les mêmes visages que les précédents, les mêmes fortunes, mêmes titres, mêmes hectares de terre, mêmes actions ou bénéfiques notables dans différentes sociétés! et pire! car on inversa cette arnaque par une autre et depuis, l'affaire tourne comme un vrai moulin, si bien qu'on en vient à se dire: j'entends bien le moulin tourner mais je ne vois pas la farine! Ainsi naissent, comme celle de la Bastille, des statues serties en leur sommet d'un ange ailé, courant à travers le ciel, couvert d'or et majestueux, libre, léger, aussi libres et légers que nous l'étions, eh, tas de cons!

Bon, de Bastille, on marcha jusqu'à l'illustre place de la Concorde avec son grand obélisque dressé. Tous les monuments ressemblent à des phallus dressés! La marque des dépositaires! La marque du Tout-puissant phallus montrant leur œil de bronze aux Dieux qui, dans le ciel, rigolent toujours de ce simulacre donnant la vie aux Esclaves...! Je trouvais ça trop désopilant, une fois encore! Oui, finalement, je n'étais pas un si bon touriste. Quant aux autres, ils étaient avarés de commentaires. La place ne présentait rien de particulier, hormis cet obélisque truffé de hiéroglyphes! Il suffisait de le regarder pour bon-dir dans l'Égypte de Napoléon, (ce boucher qu'on a osé enterrer au Panthéon, près du grand Victor Hugo, ce prodigieux poète!), et revenir sur cette place pleine de voitures, moto, où des nippons s'exaltèrent face à cet obélisque qu'ils prenaient en photo. Ensuite, on est allés dans le jardin des Tuileries où il y avait des chaises. Le jardin en était truffé. Devant nous, une fontaine où nous posâmes nos pieds. Rick y jeta de fins cailloux; Karim s'étendit pour fermer les yeux. Riado, à sa gauche, l'imita. J'ai pris le temps de zyeuter les nuages. Paris avait un ciel ambiance de déprime. Paris, cette ville où j'étais né et que je revoyais aujourd'hui, à la sauvette, avec mes potes. La fontaine était gardée par une armée de pigeons. Rick disait avoir de la famille dans un chouette quartier, (un oncle et une tante), et moi c'était pareil, j'avais aussi une tante et un oncle dans Paris, et il annonça qu'il irait

bien les voir, puisqu'il était là... Curieusement, j'eus le même genre d'idée, rendre une visite à ma famille que je n'avais pas revu depuis fort longtemps, et vu qu'on avait besoin de se décrocher, il fallait bien trouver une solution, on savait qu'il existait des bains, des douches publiques ou des hammams, ce genre de truc, mais on ne voulait pas y aller. On ne savait même pas à quoi ça ressemblait! Si ça se trouvait, c'était garni d'homosexuels et, une fois dedans, on était coincés! «Foutre! Pas question qu'on aille là-dedans!» fit Rick en jetant un caillou dans la fontaine. Était-ce la vue de l'eau qui donnait soudain envie de nous laver? Dans les westerns de jadis, les cow-boys faisaient pareil. Lorsqu'on les voyait parcourir de vastes étendues sur de beaux chevaux, ils ne se lavaient qu'en des points d'eau précis; puits, rivière, fleuve, torrent, abreuvoir, et nous, assis à cette fontaine, dans ce jardin, nous avions ces mêmes envies de cow-boys bouseux, ces héros qu'on admirait tant, autrefois.

«Alors, qui a une idée pour se laver?»

«La Seine»

«Pire que le Gange!»

«Ouais, les gens s'y lavent, au moins, dans le Gange!»

O.K., nous eûmes l'idée de nous scinder deux groupes. Rick et moi appellerions nos oncles et tantes pour les avertir qu'on leur rendrait visite accompagné d'un ami, après quoi, nous devions irrévocablement exprimer le besoin impérieux de nous laver. L'hygiène, d'abord, mais le faire quand nous serions chez eux; pas avant... Nous trouvâmes une cabine téléphonique et, là, nous appelâmes chacun notre famille. Rick devait y aller avec Riado; moi avec Karim. Les rendez-vous étaient fixés en fin de journée; ça laissait encore de quoi faire.

«Qui penche pour la Tour Eiffel?»

«Bof...»

«Le Sacré Cœur?»

«Bof...»

«Les Invalides?»

«Bof...»

«Montmartre?»

« Ah ouais ! Bonne idée ! Le village ! »

Nous voilà donc en route pour le funiculaire de Montmartre, sautant par-dessus les barrières du Métro pas encore sécurisées. On les sautait rien que pour l'exercice et avec quelle grâce !

A Montmartre, on grimpa au Sacré Cœur et on descendit ensuite s'allonger sur la pelouse, en bas, comme des fainéants. On compta nos sous et, si on les dépensait, après, c'était fini.

« Bon, les gars, on bouffe ? »

On pouvait s'offrir deux plats. Si deux d'entre nous bouffaient, les deux autres les regardaient. Ou bien, il fallait partager l'assiette.

« Qui se décide ? »

« Allons bouffer ! » fit Karim, « ça passe en premier ! »

« D'accord. Bouffons ! »

« Bouffon toi-même », répliqua Karim.

« Il a raison, bouffons ! »

« Ouais, bouffons ! »

Les morfalous que nous étions avions bien sûr remarqué que, dans de nombreux restaurants, il y avait des Menus à volonté... Seulement, si on entrait à quatre pour prendre deux menus, ça la ficherait mal. Nous devons donc ruser comme, par exemple, pénétrer à deux dans une cafétéria quelconque, de nous accommoder d'un buffet, de nous servir, manger, puis sortir du restaurant et laisser la place au troisième qui reprendrait le repas et l'autre en ferait autant. Il sortirait après le retour du troisième et chacun boufferait à sa guise. Il fallait trouver un centre commercial où l'on passerait inaperçus. Bien. On s'est mis à en chercher un, mais les gens qu'on croisait étaient incapables de nous indiquer quoi que ce fût à ce propos. A chercher, on finit par en trouver un et comme Riado et moi avions investi dans l'idée, on était les premiers, en conséquence, à rentrer dans la cafète pour s'en mettre plein la lampe ; mais voilà que Karim se mit à rechigner. Avec son look et sa tignasse hirsute, on le repérerait à dix bornes !

« Et si », émit-il, l'index en l'air, « on se fait baiser ? »

« Dans ce genre d'entreprise », dit Riado, « il y a toujours un risque, amigo ! »

« C'est ce qui me tracasse, Ducon ! »

«T'inquiète, mec ! zen, zen !», fit Riado.

«Ouais, mais vous, quand vous sortirez, vous serez gavés, et nous, si on se fait pincer, on fera ceinture. Alors vous pouvez même rentrer dans la cafête en sifflant, si ça vous chante !»

«Bon, les amis», fis-je, «décidez-vous !»

«Merde, pourquoi ça ne va plus ?», s'énerva Riado.

«C'est lui», lança Rick qui désigna Karim.

«Je m'en cogne ! Si vous voulez y aller, c'est good, les mecs, allez-y !»

«Rick est un sage !», répondit Riado qui tapa amicalement le dos de Rick.

«Un sage qui videra le frigo de son tonton et de sa tati le moment venu !», lança Karim avec amertume, «moi j'ai la dalle et je veux grailler, vu ?»

«Alors ?»

«Alors, allez-y avec des sacs en plastique et bourrez-les à mort, faites-les déborder et quand vous sortirez, on bouffera. Chacun bouffera ! Et tiens, pourquoi vous boufferiez et pas nous ?»

Rick éclata d'un grand rire qui semblait mettre les boules à Karim.

«Bon, parfait !», ironisa Riado, «sortez vos napperons et vos couverts en argent car Mike et moi, on va pas s'endormir sur l'assiette !»

Karim répliqua :

«Que tu dis ! une fois installé, tu ne penseras peut-être plus à nous !»

«Quel pessimiste ! Je me connais. Je suis un vif !» s'enquit Riado, la tête haute.

«Vu comme tu t'y prends avec les meufs, pas de doute que t'es vif !», envoya Karim.

«Bon, des sacs ! vite !», tranchai-je pour que nous passions à l'action.

On trouva une épicerie et des sacs en plastique, et Riado et moi, nous entrâmes dans la cafétéria pour nous servir un vaste plateau au buffet des hors-d'œuvre... Nos assiettes, on les a remplies en mort de faim. On commanda de gros steaks que nous attendîmes attablés en

nous mettant à picorer ce qu'on avait pris. On s'était posés au fond de la salle, planqués, où nous vidâmes ces deux premières assiettes dans les sacs, et, avant que nos steaks soient prêts, on est allés remplir d'autres assiettes au buffet. Certains se mirent à nous regarder de travers... Surtout les gens assis près du buffet. Les autres, à la limite, ne nous calculaient même pas, mais quelques-uns nous avaient avisés, et, faisant déborder de nouvelles assiettes, on alla chercher nos viandes pour les partager en part égale et verser le tout dans les sacs. Ensuite, de retour au buffet, nous fîmes de nouveau déborder les plats avant de retourner à nos places pour leur estoquer le coup de grâce.

Après ça, les sacs à l'intérieur de nos blousons, nous sortîmes, repus.

Bien sûr, les autres attendaient devant l'entrée avec des faciès de pit-bull.

« Alors, les gars. On a pas été trop long ? »

« Quoi, vous rigolez ? Voyons ces sacs ! »

Une marmelade. Dix hors-d'œuvre différents composés de salsifis, œufs mimosas, asperges, chou, patates mayonnaise, riz, carottes râpées, endives, tomate persillée. Pas très appétissant. Du reste, Karim tirait la gueule, bien que l'idée fût de lui... Rick piochait dans les sacs et disait que ça allait.

« On voit que vous n'avez pas fait la guerre, les mecs, parce que quand on a faim, on bouffe et on fait le canard ! »

« Pardi ! »

Karim s'empressa de piocher dans sa poche, en sortit le steak qu'il mit dans du pain et croqua dedans à pleines dents. De la barbaque se mit à pendre entre ses lèvres. Il trouvait ça bon, froid, fade, mais pas dégueu.

« Z'avez pensé au sel, les mecs ? »

« Et ta sœur, tu veux pas qu'elle te ramène le poivre ? »

« Oh Riado ! laisse ma frangine tranquille ! », dit Karim qui, tel un fauve, secoua la tête pour gober la barbaque pendante.

Il ne perdait rien !

« C'est vrai ! », déclarai-je, « elle est gironde sa sœur ! »

« Et comment qu'elle est gironde ! Ma mère n'a su concevoir que des êtres exceptionnels ! »

« Y a qu'à te regarder pour ça », lança Riado, regardant Karim de haut.

« Exactement », fit Karim, désignant sa forme de sa paume. « Comme tu peux le constater ! »

Karim avala le pain comme un lézard goberait un ver, il ne resta rien, les sacs de hors-d'œuvre furent vite récurés !

« On les voit les crevards, va ! », ricana Riado. « Pour quelqu'un qui dénigrait ! »

« Après tout, quand on a faim, on mange ! »

« Attention, les mecs ! », fit Rick. « Einstein a parlé ! »

Bon, le soir venu, on se sépara. Riado et Rick allèrent de leur côté, Karim et moi du nôtre. On sonna au 50, rue des Cévennes, chez ma tante et mon oncle. Mes cousines descendirent ouvrir la porte et nous grimpâmes. Dans l'ascenseur, je sentais que Karim jouait déjà le séducteur de quartier, mais, avec mes cousines, il perdait son temps ! En haut, ma tante et mon oncle étaient plus surpris que ravis.

Que fichions-nous ici ?

« Et ta mère ? » questionna mon oncle, (son frère), « elle sait que t'es ici ? »

« Sûr que non ! »

« Et tu crois pas qu'elle devrait le savoir ? »

« Peut-être bien », dis-je. « Mais attends qu'on s'en aille pour l'appeler. On rentre demain. La dérange pas pour ça... »

« Peut-être, mais elle doit le savoir. Tiens ! je l'appelle sur-le-champ ! »

Ce qu'il fit ; et, bien sûr, j'eus droit au sermon de ma vieille, car si je découchais souvent sans donner de nouvelles, ça ne signifiait pas que je quittais Bordeaux tous les jours. Je n'avais que 16 ans. Je n'étais qu'un merdeux pour elle.

« Mais qu'est-ce que tu fais à Paris, chez mon frère, en plus ? ça ne va pas chez toi ! », s'écria ma vieille.

Ah, ça, elle ne pouvait pas si bien dire... ! et sur le coup, en dehors du fait que je pensais rentrer le lendemain, je ne savais que répondre.

Aussi n'ai-je pas vraiment cherché à discuter avec elle et, sitôt racroché, ma tante et mon oncle furent aux petits soins avec nous... Nous dînâmes tels des dieux et, le repas englouti, nous regardâmes un péplum qui s'achevait par une allée de types crucifiés les uns en face des autres. Ensuite, ma tante prépara deux lits pour Karim et moi, dans l'entrée. Par contre, nous devons nous lever tôt le matin pour partir avec eux.

Au matin, nous avons appelé l'équipe de bras cassés qu'était Riado et Rick lesquels voulaient encore pioncer dur. On se fixa rencard non loin d'où ils étaient. Nous marchâmes dans les rues pluvieuses pour se rendre au rencard. Bien sûr, ma tante m'avait glissé un biffeton avec lequel nous pûmes jouir de l'attente. On avait déniché un bar où il y avait un flip et un vieux comptoir. Des habitués enchristés picolaient dans ce bar. On claqua notre blé à boire des cafés et jouer au flip jusqu'à l'arrivée des amis. Leur soirée avait été parfaite. La famille les avait fort bien reçus et ils en avaient écrasé à casser le lit en quatre! Bref, nous eûmes droit à tous les détails de leur nuit! Mais on avait claqué nos derniers deniers dans ce triste estaminet et on s'est vite trouvés dehors à marcher sur une avenue. On a marché au hasard sans se décider à repartir à Bordeaux. On voulait encore en profiter avant de jouer les clandestins des chemins de fer, les resquilleurs. A Bordeaux dans les cinémas, nous resquillions aussi, on était devenus des Maîtres dans l'art du resquillage, un art extrêmement éprouvant mais ô combien ludique, quand tout se passe bien, ça va de soi.

Au cinéma, lorsque les longues files d'attente faisaient le pied de grue aux guichets, nous, on forçait les portes Issue de Secours et on entrait dans la salle avant les bons payeurs! Faut dire que les ouvreuses, on les connaissait, c'est elles qui nous appelaient les resquilleurs, les pirates. Quand on les croisait, on s'asseyait pour parler avec elles. Elles étaient belles, ces ouvreuses, et avec ça, elles se fichaient que nous resquillions.

Elles étaient chouettes, ces filles!

Mais on était vraiment raides, sans thune et on spéculait sur comment en trouver. Karim sortit des idées idiotes, et Riado et moi rirent

à gorge déployée. Rick avança une autre idée, mais elle dispensa des fous rires encore plus explosifs.

C'était stupide! Comment trouver du fric sans faire les cons?

Je me souvenais d'une nuit, avec Karim, où le vénérable Burning Spear jouait au Grand Parc de Bordeaux, et Karim voulait voir ce concert, Putain, Burning Spear!, hurlait-il dans les rues, mais il allait de soi qu'il n'avait pas un kopeck en poche. On était place des Quinquonces et il maudissait le sort d'être sans argent quand il vit devant nous un mec qui avait sur le dos un cuir aviateur (chose qui se vendait bien, à l'époque), étant un blouson à la mode. Il regarda fixement le mec alors qu'on s'approchait de lui. Ses yeux ont sitôt pivoté comme un périscope de plongée ultra perfectionné, il n'y avait pas grand monde sur la place, à cette heure-là, nous étions même les seuls, avec ce mec dans le périmètre, si bien que Karim me gratifia d'un magnifique coup de coude pour désigner l'innocent qui déambulait. Quand Karim arriva à sa hauteur, il lui causa, et quand celui-ci eut l'idée de tourner la tête dans ma direction, Karim lui asséna quelques patates bien fraîches, et le mec tomba à la renverse, nez éclaté. Karim lui sauta alors dessus en barbare pour lui prodiguer une clef et lui ôter cuir qu'il portait... Entre nous, c'était un fils à papa, car il n'a même pas réagi. Dans la foulée, Karim prit son portefeuille et, avant le concert, nous, nous avons nos places, grâce au blouson vendu pour quelques billets. Voilà en gros comment Karim réglait les problèmes. De sang chaud et de sang froid!

Seulement ici, c'était différent, et je l'imaginai mal réitérer cette folie. Mais, avec lui, on devait s'attendre à tout. Aussi, on chercha une astuce. On passa la journée à ça, mais, à court d'idées, on abandonna, si bien qu'à la nuit tombée on ne savait pas où nous étions ni où dormir...! encore que là où nous étions, on s'en foutait! Mais où dormir, ça nous minait plus, parce que les rues, la nuit, sont malfamées, et qu'on ne sait jamais comment une nuit passée dehors peut se finir, d'autant que Karim était le maître Wu des plans extrêmes et si on l'écoutait, Dieu seul sait où ça finirait? Soit ça passait, soit ça cassait. Mais si ça cassait, on évitait de tomber, car la taule, on connaissait, et pas question d'y retourner. Alors, quand le silence s'empara à nouveau

du groupe, Karim repéra un type louche... (le genre rôdeur pédophile). Le type, en effet, scrutait, avec des manières lubriques et une dégaine de satyre, les alentours, et faisait de discrets va-et-vient.

Karim le lorgna, avant de suggérer d'attendre qu'il en soit certain et finalement, il en était sûr, ce mec était à n'en pas douter un pur pédophile, alors il nous a demandé à Rick et à moi de nous en approcher, histoire de l'aguicher... Si le type répondait O.K., Rick et moi le suivrions, Riado et Karim, eux, en retrait, marcheraient derrière, et le moment propice, nous le dépouillerions de tous ses deniers... Ce stratagème diabolique fut vite en action. Le mec, un Maghrébin, avait un accent lorsque Rick et moi l'abordâmes. Est-ce que ça l'intéressait? Bien sûr! encore une fois, Karim avait vu juste! Rick et moi, on l'a donc suivi en nous disant que ce n'était pas si grave de dépouiller une crapule qui essayait d'enculer des mineurs! Et puis un pédophile ne porterait jamais plainte pour agression sexuelle, qu'on le dépouille on non! C'est aussi pour cette raison qu'on y allait, quoique Rick et moi n'étions pas rassurés, car nous le suivions mais en regardant derrière nous pour voir si Karim et Riado, eux, étaient toujours là, au cas où. Nous atteignîmes alors une étroite rue et une cour d'immeuble où une obscure façade s'éleva. Nous poussâmes la porte d'un hall. Le type a allumé le hall et on a discuté vite fait les conditions pour le suivre. Il y avait, au bout, un escalier sombre, et quand le deal fut passé, le pédophile se mit à grimper les marches en nous laissant derrière, mais là, aux regards douteux que Rick m'adressait, j'ai senti qu'il ne tiendrait pas davantage, et d'ailleurs, se jetant sur lui, il lui sauta littéralement au cou et je fis exactement pareil, l'attrapant par-derrière, on l'immobilisa. Lui se crispa, tout raide, et il nous repoussa! Là, on s'est retrouvés en bas de l'escalier sans rien comprendre. Rick, des yeux et du doigt, me signifia de charger, mais le mec plongea la main dans sa veste pour en sortir un pistolet ridicule qu'il pointa sur Rick. Karim et Riado, qui étaient derrière la porte, entrèrent en coup de vent, mais le mec fut plus leste et il tira une première balle, puis une autre et encore une et nous bondîmes dehors pour retrouver la cour où nous restâmes cachés en se disant que le gus n'oserait pas tirer. Or sur

le seuil il tira d'autres balles qui ricochèrent à nos pieds. Alors, d'une seule enjambée, nous, on a mis les bouts

Hum, pas fameux, les plans de Karim ?

Bon, de retour à la gare, un train de nuit était à quai. On n'avait plus le choix maintenant et il valait mieux qu'on se tire... ! On n'avait plus un rond. On avait faim, soif, sommeil et, devant le train, on s'est dit, « Écoutez, les gars, si on veut voyager tranquilles, on a qu'à direct se glisser sous les banquettes des couchettes et nous n'en sortirons pas avant Bordeaux... ! ». Aussi, nous grimpâmes dans les dernières voitures du train, bien avant que les voyageurs ne s'y installent et nous nous glissâmes sous les banquettes. Deux par cabine. Sûr, on en avait choisi des vides et, une fois partis, on savait qu'on en avait pour un moment à attendre.

Rick et moi étions ensemble et, quand l'instant nous parut propice, on s'est levés pour ouvrir la fenêtre de la cabine et cracher contre le vent.